

PASCAL GRABLI ET JACOB CELNIKIER

L'art de résoudre les COMPLEXITÉS

Les deux associés de l'agence Celnikier & Grabli Architectes pratiquent une architecture qui se méfie des tics formels et des a priori, mais se nourrit d'une analyse profonde des besoins. Que ce soit pour une caserne de pompiers ou le Pavillon France à l'Exposition universelle de Dubaï, ils développent le même sens des responsabilités et la même exigence fonctionnelle.

Répété par l'un et l'autre, le discours semble rôdé. Ne pas croire pour autant qu'il relève d'une posture superficielle ou de la pure communication. Au contraire, si les architectes associés emploient les mêmes mots et manient les mêmes concepts, c'est que les convictions qu'ils partagent sont profondément intégrées dans leur démarche. Ensemble, ils les éprouvent au travers de multiples projets depuis plus de quinze ans. Et la notion de partage n'est pas anodine. Si chaque projet a son pilote, les grandes réflexions qui le définissent sont menées conjointement par les deux associés.

Au premier étage du 1, boulevard de Ménilmontant à Paris, les tables de travail de Pascal Grabli et de Jacob Celnikier se font face, dans la grande pièce où tous les collaborateurs s'affairent également. Riches, l'un et l'autre, de précédentes expériences, et mus par la volonté de poursuivre ensemble leur carrière, les architectes ont pris deux ans pour réfléchir à leur association qui se concrétise en 2005. Leur première réalisation

commune est un laboratoire de microtechnologie (bureaux et salles blanches) au Mans. Depuis, ils gèrent tous deux l'agence qui porte leurs noms.

Si le discours semble rôdé, peut-être est-ce aussi parce que Pascal Grabli et Jacob Celnikier se méfient des mots et des « sources d'erreurs cognitives » qu'ils peuvent recéler, notamment « des fausses pistes » sur lesquelles pourraient glisser les projets en cours de conception. Alors, quand une idée trouve son expression juste, elle est précieuse et mémorisée. Les mots doivent être précis comme une forme doit répondre à une nécessité identifiée, comme un plan doit répondre à un besoin explicite. Si les mots sont parfois perfides, qu'en est-il du dessin ? Les architectes s'en méfient tout autant. Le dessin peut séduire et tromper, donner à penser que le projet est bien engagé, que le geste est le bon. Prudents tout autant qu'exigeants, les architectes n'hésitent pas à remettre en question le matin ce qu'ils ont dessiné la veille, souvent même avec conviction, au risque de décontenancer leurs collaborateurs. Attention, expliquent-ils, à ne pas se croire trop vite sur la bonne voie.

L'internat de Cerny (Essonne) donne le sentiment d'habiter dans une grande maison (Photo : Cyrille Weiner)



Longtemps avant de fixer les choses, ils confrontent le projet à la réalité, débusquent les contre-sens, interrogent les priorités fonctionnelles, vérifient les hypothèses de départ. On comprend mieux qu'ils se sentent plus à l'aise à deux pour atteindre ce niveau d'exigence. Parfois ils s'entourent d'experts : un spécialiste des espaces confinés apporte ses compétences pour la halle de microtechnologie ; en 2010, un capitaine des pompiers rejoint l'équipe pour le centre de secours et incendie d'Anzin (Nord). « Avec ces experts, il s'agit pour nous de comprendre ce qui n'est pas écrit dans le programme et de prendre en compte

une réalité qu'on ne connaît pas a priori », expliquent les architectes qui renouvellent la démarche chaque fois qu'ils sont confrontés à un nouvel univers. Une caserne de pompiers est le réceptacle d'un véritable process, poursuit Pascal Grabli, tous les déplacements sont calculés à la seconde près, les articulations entre les espaces sont millimétrées, chaque chose, chaque engin a sa place précise. Ici, pas la moindre improvisation, pas le moindre geste gratuit. L'ergonomie et la sécurité règnent en maîtres. Les exigences sont multiples et il faut répondre à toutes. Et la créativité dans tout ça ? Les contraintes n'excluent en rien la créativité.



Le Centre d'incendie et de secours d'Anzin (Nord) est devenu une référence (Photo : Hervé Abadie)

Celle-ci se trouve justement dans « les bonnes solutions » mises en œuvre : « La créativité, c'est aussi laisser parler le projet, c'est la résultante d'une résolution réussie. Et la réussite se comprend quand les usagers s'approprient les lieux sans dévoyer le projet initial. Alors seulement, on peut dire que la solution retenue était la bonne ! » Aujourd'hui, le Centre d'incendie et de secours d'Anzin est devenu un modèle du genre. Même démarche pour l'internat du lycée polyvalent Alexandre Denis, à Cerny (Essonne). Deux-cent-quarante chambres, une infirmerie, des salles d'études et de détente, et d'autres espaces fonctionnels occupent

une surface de 5 800 m². Les architectes expliquent : « Deux-cent-quarante chambres individuelles, c'est autant de fenêtres et de portes, une démultiplication qui pose la question de la répétitivité et, finalement, de la place de chacun dans le groupe ». La question majeure que l'architecture résout ici est de donner le sentiment d'habiter une grande maison, la maison de chacun, plutôt qu'un bâtiment d'habitat collectif. Résoudre cette contradiction, c'est offrir une possibilité d'appropriation de l'espace à des élèves passant leur année scolaire sur le site, de garantir leur sécurité sans les emprisonner, de leur assurer un juste équilibre entre le besoin d'intimité et le risque de solitude. La question de l'échelle s'est posée immédiatement : développer un grand linéaire de façade, incontournable, sans pour autant faire vivre les pensionnaires dans une barre. Conçus comme des objets mobiliers dont chaque ligne serait pensée dans un souci d'optimisation, deux bâtiments en forme d'épi, intégrés dans le paysage, abritent toutes les fonctions, collectives et individuelles. La qualité de vie résulte tout autant de la justesse de l'organisation intérieure que du rapport à la nature dont profitent les élèves. Quelques mois après l'ouverture de l'internat, les architectes sont allés à la rencontre des pensionnaires afin de connaître leur vécu. Tous ont admis avoir eu besoin de quelques jours pour appréhender la nouvelle organisation spatiale puis, unanimement, ils ont témoigné du plaisir d'habiter le bâtiment.

Celnikier et Grabli ont souvent été amenés à concevoir des bâtiments pour l'enseignement supérieur, la science et la technologie, tels que l'extension de l'Institut de biologie moléculaire et cellulaire de Strasbourg, le campus d'innovation Mines ParisTech de Versailles Satory, l'institut de recherche sur le climat et l'environnement de Saint-Aubin (Essonne) ou le Centre européen de biotechnologie et bioéconomie à Pomacle (Marne). Leurs parcours respectifs avant la création de l'agence les prédisposaient probablement à la rigueur indispensable à ce type de projets fortement contraints. Jacob Celnikier, après son diplôme de l'école d'architecture de Paris-Belleville en 1996, passe dix ans aux côtés de l'architecte Michel Rémon. Il devient rapidement un des chefs de projet de l'agence et connaît alors une riche expérience en matière de commande publique, principalement dans les secteurs hospitalier et scientifique. Pascal Grabli, quant à lui, fonde sa propre agence en sortant de l'École spéciale d'architecture en 1993. Durant une douzaine d'années, il se confronte à la réalité du métier, qu'il qualifie de « joyeuse et cruelle ». Il se forge, dit-il, un sens du devoir, « celui de sortir par le haut de toutes les situations », et il affûte son pouvoir de conviction face aux maîtres d'ouvrage et aux entreprises. Avec l'architecte mandataire Dietmar Feichtinger, ils conçoivent, en 2013, le Centre de recherche des neurosciences de Paris-Saclay dont le programme regroupait une animalerie, des plateformes de recherche, un pôle



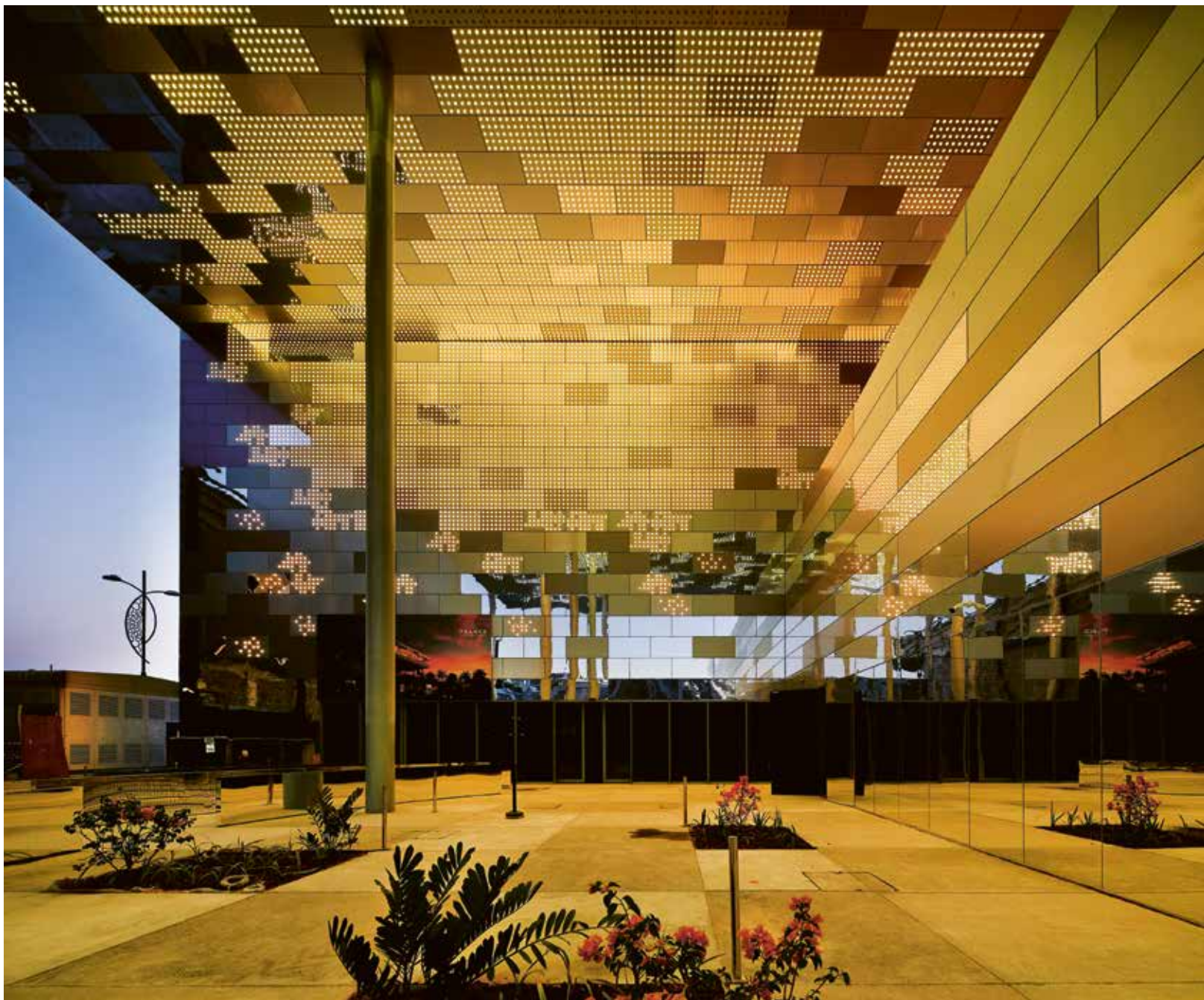
d'accueil et de communication et un auditorium. L'édifice est issu de multiples dialogues. Avec l'équipe de Dietmar Feichtinger, d'abord, avec le maître d'ouvrage ensuite. Un échange que ne craignent pas les architectes qui, au contraire, comptent sur lui pour enrichir le projet, faire des choix et les mettre en œuvre. Enfin, le dialogue avec les entreprises est essentiel (malgré les différends possibles) pour atteindre les objectifs. Entre exigence qualitative et limites de tous ordres (délais, budget, technologie), la complicité doit finir par advenir, notent les architectes.

Récemment, deux évènements ont quelque peu bouleversé l'activité de l'agence. Les Jeux olympiques Paris 2024, d'abord. Construit pour ceux de 1924, le stade Yves-du-Manoir, à Colombes (Hauts-de-Seine), a été retenu pour les épreuves de hockey sur gazon de 2024. Évidemment, l'équipement doit être adapté à cette discipline et nécessite

une restructuration profonde. Le programme notifie la création d'une tribune de trois cents places pour le rugby, de quatre terrains de foot, trois de rugby, trois de hockey et d'une tribune de mille places pour le hockey. Celle-ci abritera également le siège de la Fédération française de hockey, une fois les Jeux terminés. Une des particularités des JO Paris 2024 est cette volonté de penser l'après. Le projet doit concilier le temps de l'événement et celui qui suivra, quand l'équipement redeviendra ce qu'il est aujourd'hui, un stade ouvert aux habitants de la ville et du département. Pour Pascal Grabli et Jacob Celnikier, lauréats du concours, l'équilibre entre ces deux temporalités repose avant tout sur la résolution du plan de masse, conçu avec Olga Architectes et MCPaysages. Rationalisation des surfaces destinées à la pratique sportive, recherche de conditions de jeu optimales, simplicité des parcours piétons se conjuguent avec l'exigence environnementale réclamée par les JO. Dans cette optique, le projet conçu par les architectes réserve la périphérie du site à un aménagement paysagé protégeant les habitations voisines des nuisances des terrains de sport. Cette réserve végétalisée accueillera un parcours sportif pour les usagers de proximité et les bassins de rétention des eaux de pluie du site. À ce propos, et pour concevoir le bâtiment des vestiaires, les architectes se sont adjoint l'expertise d'un hydrogéologue. Le plan de prévention des risques inondation du département (PPRI) aurait réclamé un vestiaire sur pilotis. Une idée non conforme à celle que se font Pascal Grabli et Jacob Celnikier d'un vestiaire pratique, accessible à tous et accueillant. S'appuyant sur les études de l'hydrogéologue, ils font finalement admettre un édifice posé au sol. L'agence se charge également de la conception de la tribune de mille places, un bâtiment essentiellement en bois.

L'exposition universelle de Dubaï 2020 est un évènement tout aussi important pour l'agence qui a été retenue pour y concevoir le pavillon français. C'est presque par hasard que les architectes, avec leurs confrères de l'Atelier du Prado et l'entreprise Besix (constructeur, à Dubaï, du Burj Khalifa, 828 m, plus haute tour du monde à l'heure où ces lignes sont écrites), tentent le concours. Un hasard et une capacité à répondre avec pertinence, bien que n'étant pas spécialement attendus sur ce type de projets. Ils tiennent, néanmoins, à analyser le cahier des charges avec le même sens des responsabilités que celui dont ils font montre dans tous leurs projets. D'abord, donc, répondre avec justesse aux besoins. Le premier d'entre eux est d'offrir un parvis ombragé aux visiteurs qui attendent d'entrer dans le pavillon, alors que la température extérieure peut atteindre 40°C. De cette exigence résulte la forme en L couché du bâtiment. Un geste fort qui doit marquer les esprits ? Non, expliquent les architectes : « Nous ne nous sommes pas





prêtés à un concours de design architectural. Certes, le cahier des charges réclamait un effet waouh (en toute lettre dans le dossier du concours), mais nous avons essayé de nous débarrasser très vite de cette injonction et de la pression psychologique que faisait peser le fait de concourir pour une exposition universelle. La forme du pavillon est avant tout rationnelle et s'il y a extravagance, elle se justifie pleinement par les besoins. La qualité des espaces extérieurs et intérieurs nous a guidés. C'est ainsi que l'ombrière monumentale s'est imposée très vite à nous, comme une évidence. » Admettons, néanmoins, que la radicalité de la forme est opportune. Au rez-de-chaussée du bâtiment, autonome à 79 % en énergie, se trouvent les espaces d'exposition publics. Les institutionnels sont reçus dans le belvédère, à quinze mètres du sol, où se situent les salons, les bureaux et un auditorium de deux cents places. Conformément au thème du pavillon français, une animation lumineuse a été conçue en même temps que l'architecture (avec BOA Light Studio). Vingt-cinq mille points lumineux émaillent les façades de l'ombrière, plongeant les visiteurs dans une atmosphère de reflets

et de vibrations colorées et changeantes. Un langage abstrait offert en partage à tous, quelle que soit sa culture et son origine.

Le pavillon, pour la première fois, devrait être démontable et réemployable. Une étude est en cours avec le CNES, à Toulouse, pour évaluer les possibilités de réutilisation de cette structure emblématique. Un signal formidable, soulignent les architectes, qui admettent avoir pesé le pour et le contre de leur participation à l'exposition de Dubaï, avant que l'attrait de l'expérience passionnante ne l'emporte, ainsi que la fierté de représenter la France, notamment pour Jacob Celnikier, né à Varsovie de parents polonais.

Qu'est-ce que cette réalisation a changé pour l'agence ? « Le Pavillon France est évidemment un événement dans l'histoire de l'agence, un petit pas de côté qui nous permet d'être un peu plus écoutés, d'être retenus sur des concours auxquels nous n'aurions pas eu accès, de convaincre plus facilement. Mais en réalité, avouent-ils, un bâtiment scientifique est infiniment plus complexe à concevoir. »

Michèle Berzosa ■

Le Pavillon France
à l'Expo 2020 Dubai
(Photo : Dany Eid)